

Jean-Yves TILLIETTE

LITTÉRATURE LATINE DU MOYEN ÂGE

Les jeux d'une langue poétique



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

AVANT-PROPOS

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE (LATINE MÉDIÉVALE) ?

L'objet des travaux que les éditrices de la collection « Essais sur le Moyen Âge » ont la générosité d'accueillir est incertain quant à sa réalité, flou quant à son existence. Dans le syntagme « littérature latine médiévale », si la référence des deux déterminants – une langue, une époque – est claire et univoque, il n'en va pas de même du substantif. À considérer en effet les sommes historiographiques de Max Manitius (1911-1931) et de Franz Brunhölzl (1975-1992) qui partagent le titre de *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, on constate que le mot de *Literatur*, dont l'extension est sans doute plus grande en allemand qu'en français, renvoie aux contenus les plus divers, de ce que nous appelons les « belles-lettres » (une notion sans doute malaisée à appliquer au Moyen Âge) aux écrits techniques relevant des champs d'expérience les plus variés¹. On pourrait gloser à l'infini sur l'inadéquation aux productions anciennes du terme de *littérature* dans ses acceptions modernes d'« usage esthétisé du langage », ou encore d'« écrit à finalité non immédiatement pratique », et même de « jeu gratuit » (« Tout le reste est littérature... ») ; c'est d'ailleurs un lieu commun plutôt éculé d'affirmer que son application aux œuvres antérieures à l'émergence, au début du XVIII^e siècle, de ces nouvelles définitions a quelque chose de forcé, voire d'abusif.

Mais à dire la vérité, ces précautions ont quelque chose d'un peu vain. Depuis leur récupération par l'histoire littéraire au XIX^e siècle, sous l'effet de circonstances politiques et idéologiques bien connues, nul ne dénie aux œuvres en langues vernaculaires composées entre le X^e (*Beowulf*) et le XV^e siècles (François Villon) l'appartenance de plein droit à la Littérature, avec ou sans majuscule. Toutefois, et même abstraction

¹ L'excellent répertoire de F.A.C. Mantello et Arthur G. Rigg, *Medieval Latin. An Introduction and Bibliographical Guide*, Washington D.C., The Catholic University of America Press, 1996, n'enregistre pas moins de quarante-huit « Varieties of Medieval Latinity », du latin de la liturgie à celui de la botanique ou du textile...

faite des usages purement utilitaires de l'écrit, le statut des œuvres rédigées en latin au cours de la même période est sans doute plus équivoque. Leur absence à peu près totale, en tous cas en France, des programmes d'enseignement scolaire en constitue l'indice. C'est que l'immense majorité des textes rédigés en latin au cours du Moyen Âge paraît, aux yeux d'une tradition académique parfois encore vivace, réfractaire au jugement esthétique, pour des raisons qui tiennent tant à leur nature qu'au regard que l'on a accoutumé de porter sur eux.

À leur nature: le latin médiéval souffre d'un triple handicap, celui d'être réputé langue artificielle, idiome décadent, instrument d'une expression élitare. Artificielle, en ce qu'elle cesse peu à peu, entre le VIII^e et le X^e siècles selon les régions qui constituaient l'ancienne *Romania*, d'être langue maternelle, outil de communication courante²: apprise à l'école, elle serait peu apte à traduire la finesse du goût ou à exprimer les mouvements spontanés du cœur. Décadente, en ce qu'elle passe pour incarner une version abâtardie de la langue littéraire classique, telle qu'elle s'est écrite vaille que vaille jusqu'au VI^e siècle, ce dont témoigne la simplification, si ce n'est pas la désarticulation, de la syntaxe. Élitare enfin, parce qu'elle est l'apanage des seuls clercs, maîtres de « techniques strictement réservées aux professionnels ». Au jugement catégorique et définitif de Jean-Paul Sartre, « il n'est pas concevable qu'on puisse à la fois exercer sa liberté de penser, écrire pour un public qui déborde la collectivité restreinte des spécialistes et se borner à décrire le contenu de valeurs éternelles et d'idées *a priori* [*sc.* celles du christianisme]. La bonne conscience du clerc médiéval fleurit sur la mort de la littérature³ ».

À ces objections, il est aisé de répondre. Le fait de ne pas écrire dans sa langue maternelle n'est pas incompatible avec le génie littéraire: voir l'anglais du polonais Joseph Conrad ou du russe Vladimir Nabokov, le français du roumain Eugène Ionesco, de l'irlandais Samuel Beckett ou du tchèque Milan Kundera. On peut même pousser le paradoxe au point d'affirmer qu'une langue artificielle étant, selon l'étymologie même de l'adjectif, un effet de l'art, elle est spécialement appropriée aux jeux littéraires, dans la mesure où elle échappe au contrôle du langage courant.

² Sur ce problème compliqué, voir Michel Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Études augustiniennes, 1992.

³ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948 (réimpr. coll. « Folio-Essais » 19, 1985, p. 93-94).

Pour ce qui est de l'évolution de la grammaire, qui est inhérente au latin comme elle l'est à tout langage, on pourra considérer que l'appauvrissement syntaxique est concomitant d'un considérable enrichissement lexical, qui en est peut-être même le corollaire : c'est simplement par d'autres moyens que le latin classique que son prolongement médiéval visera à l'expressivité. D'autre part, des formulations en apparence rustiques au regard de ce qui passe pour la norme ne sont pas incompatibles avec une formidable puissance d'évocation, comme l'a montré Erich Auerbach à propos de Grégoire de Tours. Et à l'inverse le « style herméneutique » des environs de l'an mil atteint à un degré de sophistication, sinon d'obscurité, qui n'a rien à envier à l'écriture de Perse, fort populaire à l'époque. Ce qui nous amène au reproche d'élitisme. Mais Sartre, dont la définition de l'essence et des fins de la littérature n'est au demeurant pas exempte de contradictions (quelle est l'efficacité sociale de la poésie ?), me paraît s'exposer au risque de l'anachronisme : en divers lieux et temps, les écrivains ont eu à cœur de n'adresser leurs œuvres qu'aux *happy few*. Pour autant, ceux qui recherchent la popularité ont toujours su la trouver : Giraud de Cambrie, à la fin du XII^e siècle, donne une lecture publique à Oxford de sa « Description de l'Irlande » (*Topographia hibernica*) devant un public curieux et ravi, qui en redemande⁴...

Il me semble donc que, moins que sa réalité même, infiniment diverse, c'est le regard posé sur la littérature latine du Moyen Âge qui en brouille la visibilité. Au temps du triomphe des nationalismes et du développement de l'esprit laïque qui voit la redécouverte enthousiaste des littératures médiévales en langues vulgaires portées par la foi patriotique et par une conception sécularisée du monde à quoi l'on a (trop) tôt fait de les associer, la production latine, du fait de son caractère transnational et de son lien consubstantiel avec la parole de l'Église, est frappée d'un double stigmate. Ce n'est pas, certes, que de vaillants érudits ne l'aient pas au cours des siècles modernes cultivée avec passion : songeons, au fil des XVII^e et XVIII^e siècles, et pour s'en tenir au domaine français, à André Du Chesne, à Du Cange, aux bénédictins dom Mabillon, dom Martène ou

⁴ Giraldus Cambrensis, *De rebus a se gestis* 2, 16, éd. J.S. Brewer, Londres, Longman, 1861, p. 72-73. Même si le témoignage autobiographique du vaniteux auteur est un peu sujet à caution, il semble bien qu'ait existé alors en Angleterre un public non exclusivement clérical apte à comprendre *ex auditu* une *recitatio* en latin (cf. Michael Clanchy, *From Memory to Written Record. England 1066-1307*, Oxford – Cambridge (Mass.), Blackwell, 1993², p. 253-293).